

maintenait, parmi les mesures préventives contre les tentations de fuite et de violence. Nous nous plaignîmes et obtînmes qu'à l'atole on substituât du lait avec le fantôme d'une bouchée de pain; au bouillon de midi on ajouta un peu de riz au gras; c'est-à-dire qu'on nous mettait en appétit.

Heureusement pour moi, trois des officiers du bataillon de San-Felipe qui nous avaient escortés vinrent successivement de garde à Belen. Ils me devaient au moins quelques égards et me manifestèrent beaucoup d'amitié. Je fus présenté par eux aux employés comme un officier supérieur, et le poste tout entier fut désormais à ma disposition. Sur un signe de moi, le factionnaire placé à la porte arrivait près de mon lit et me présentait les armes; je l'envoyai querir le sergent de garde, qui recevait à son tour mes ordres chapeau bas, car le soldat mexicain se découvre en parlant à ses chefs. J'avais conservé quelques réaux sur moi et pus me procurer dès lors du pain à discrétion d'abord, et ensuite du papier, des plumes, de l'encre.

L'événement le plus remarquable de notre séjour en ce lieu fut la mort d'un des prisonniers, un vieillard coururé de blessures. Dès que commença son agonie, on dressa un petit autel à côté de son lit: crucifix, fleurs artificielles, eau bénite et cierges allumés. L'effet le plus certain de ces pieuses mesures, en usage dans tous les hôpitaux espagnols que j'ai visités, doit être, je pense, d'éviter que le patient n'en réchappe, dans le cas où la nature lui réserverait quelque crise favorable au dernier moment. Il est évident, en effet, qu'en revenant à lui, il ne peut manquer, à la vue de cet autel significatif, de recevoir un choc qui le remet à sa place. Le corps demeura exposé une nuit et fut emporté, sans pompe, sur une civière.

Le 13, nous reçûmes la visite de don Manuel Llanoz

et de M. Lyon; ils parurent très-affectés de nous trouver en pareil lieu, et nous ne leur cachâmes point le dégoût que nous en ressentions nous-mêmes. Ils nous promirent de nous en retirer prochainement. Le général gouverneur de l'État consentait à nous mettre en liberté sous la caution d'individus résidant à Guadalajara, mais il fallait caution bourgeoise, et ces messieurs, qui étaient disposés à donner la leur pour deux ou trois d'entre nous, s'occupaient à trouver d'autres personnes de bonne volonté.

Le 15, à midi, j'étais libre et recevais l'hospitalité chez MM. Tarel et Lyon qui s'étaient portés garants pour moi. Ce ne fut pas sans regrets que le brave commissaire de Belen me vit partir; il me recommanda bien de le venir voir, afin de donner suite à nos projets d'évasion.

CHAPITRE VII.

Une fabrique à Guadalajara. — Quelques mots de reconnaissance. — Une fête nationale. — Iturbide et l'armée *trigarante*. — Une fête religieuse. — Nuestra señora de Zapopan. — Contraste. — Nouvelles de Guaymas et de Mexico. — Un caprice de Santa-Anna.

La maison de MM. Tarel et Lyon est située dans un des faubourgs, à l'orient de la ville dont le sépare le ruisseau de Mexicalcingo; elle forme une *manzana* entière, c'est-à-dire le bloc compris entre quatre rues. L'habitation des maîtres et les ateliers où se teignent la soie et le coton, où se tissent les *rebozos*, n'occupent, il est vrai, qu'une faible portion du bâtiment; le reste est divisé en petits logements en location. Ces constructions couvrent à peine elles-mêmes une moitié de l'énorme

superficie de la manzana ; au milieu règne un magnifique jardin que de hautes murailles, contre lesquelles le nopal grim pant dessine ses capricieux zigzags, séparent complètement des cours et dépendances des habitations environnantes. Celle des maîtres a seule un pavillon formant premier étage, les autres n'ont qu'un rez-de-chaussée couronné d'*azoleas* qui sont toutes de niveau et communiquent ensemble ; les locataires n'en ont point la jouissance, elles sont le domaine incontesté d'une meute de chiens de garde.

Nés dans cette prison aérienne et destinés à y mourir sans avoir jamais foulé d'autre sol, ces animaux sont d'une férocité remarquable, et celui qui les nourrit a seul le privilège de pouvoir les visiter sans danger. Il ne faut rien moins que leur terrible réputation pour mettre la maison à l'abri de tentatives d'invasions nocturnes en vue de s'approprier le bien d'autrui. Pour plus de sûreté, néanmoins, les domestiques mâles de la maison font l'office de *serenos*, et se relèvent pour passer la nuit dans un belvédère isolé qui s'élève à l'angle du Paseo et de la rue de l'Alamedad, et dont la fenêtre prêterait aux escalades au nez et à la barbe des chiens impuissants.

Des quatre voies qui enveloppent la manzana, une seule est, sinon populeuse, du moins fréquentée, c'est celle qui passe au sud. A l'occident, la rue sur laquelle est l'entrée principale, divisée dans toute sa longueur par une *acequia*, un fossé bordé d'arbres, est tracée de l'autre côté par le mur de clôture des splendides jardins d'un couvent de nonnes. Au nord, c'est le mur de l'Alamedad, qui longe la ruelle ; à l'orient enfin se trouve une belle avenue, qu'on appelle le Paseo. Toute ville espagnole qui se respecte a son Paseo et son Alamedad, c'est-à-dire sa promenade et son jardin publics.

Le rio *Tonala*, petit affluent du Santiago, longe le Paseo ; au delà s'étend un faubourg triste et mal famé.

Toute cette région déserte, où l'on jouit du calme des champs, devient suspecte la nuit. Les *serenos* n'aiment guère à se jeter à la traverse des bandits, aussi les hôtes de la fabrique portaient-ils des armes le soir, quand ils prévoyaient devoir rentrer à une heure avancée.

Les fenêtres de ma chambre donnaient sur le jardin, qui eût paru un Éden même aux yeux d'un homme qui ne serait pas sorti la veille, comme moi, des entrailles de pierre de Belen. Bien qu'une partie de sa surface fût consacrée à la culture des légumes, ce côté pratique de la scène était voilé de trop de splendeurs pour causer le moindre regret. C'était une mosaïque monochrome des plus variées, où se mêlaient toutes les nuances du vert, cette riante livrée de la nature. De magnifiques orangers, de nobles citronniers, y formaient des allées à côté du mûrier, du pêcher, du poirier. Les tiges flexibles et ondulées de la canne à sucre se dressaient au milieu des rosiers, et les petites baies rouges du caféier brillaient de loin comme des rubis dans cet émail. Enfin le bananier lui-même se balançait dans quelques coins où son ombre opaque entretenait une perpétuelle fraîcheur. Les ombrages touffus du Paseo et de l'Alamedad, dominés par les dômes et les clochers des temples de la ville, encadraient ce riant tableau sur lequel quelques nobles cyprès, sombres obélisques, se détachaient brusquement de la manière la plus pittoresque.

Je n'ai point oublié ce jardin, cette atmosphère parfumée, cette chambre où ma rêverie m'emporte sans cesse, ces *portales* sous lesquels s'écoulait la moitié de notre existence ; on y recevait les visites, on y jouait, on y causait, on y prenait le café après les repas en fumant lentement un *puro*¹ de Tepic. J'ai passé là quelques-uns

1. Le *puro* est le cigare, par opposition à ce que nous appelons la cigarette et que les Espagnols qualifient de *cigarro de papel*, cigare de papier.

des mois les plus heureux de ma vie, au milieu d'une famille qui s'attachait par ses soins à remplacer la mienne. Deux hommes de cœur qu'il m'est permis d'estimer autant que d'aimer, artisans industriels de leur fortune, n'ayant jamais demandé au privilège, au monopole, à l'usure, à la force, ce que le travail pouvait leur donner; une bonne et digne matrone, dont l'affection s'étendait jusqu'à moi, pauvre oiseau voyageur quelque peu malmené par l'orage; des enfants charmants, des serviteurs reconnaissants envers des maîtres justes; une heureuse maison enfin.

Ces souvenirs me sont bien chers. Je n'ai point l'intention de faire un pompeux étalage de sentiments dont le public n'a que faire, et qui perdraient beaucoup de leur fraîcheur, à mon avis, en passant par les mains du typographe; je serai sobre de détails sur mes relations toutes les fois que le cœur y jouera un rôle. Des phrases serviraient plutôt à froisser la délicatesse de ceux que j'aime qu'à établir la sincérité de ces sentiments, et je me serais tu volontiers en cette occasion, n'était qu'en peu de mots placés ici je pense donner plus de poids à l'expression de ma reconnaissance. On dira, peut-être, que c'est là un subterfuge pour se soustraire à la pénible nécessité d'exprimer ce que l'on ne sent pas! L'objection ne soutient pas l'examen. En fait de reconnaissance et d'affection, les phrases substituées aux mots sont l'es-compte le plus commode et le plus économique de la réalité; les mots jaillissent du cœur, comme les étincelles de la fournaise; les phrases ne se trouvent qu'à froid, et le cerveau seul s'échauffe à les polir. L'expression des sentiments les plus purs a maintenant ses manuels, ses compendiums, dorés sur tranche la plupart, où l'on peut sans grand travail trouver pour toute éventualité des phrases faites, fort bien faites souvent: nous en devons beaucoup à l'école romantique. Dévoiler son cœur au pu-

blic, le lui vendre au détail à l'in-12 ou à l'in-8, a été longtemps une des meilleures spéculations littéraires, et peut-être n'est-elle pas usée. Essayons, nous dont le tour de parler arrive, de faire croire à notre cœur en lui imposant une pudeur désintéressée; peut-être comprendra-t-on aussi bien quand nous dirons: j'aime! que si nous nous avisions, après tant d'autres, de conjuguer le verbe entier en l'ornant de toutes les feuilles mortes de la rhétorique.

Je sortis fort peu durant les premiers jours, bien que j'en eusse toute la liberté; mais le grand besoin de repos que j'avais et les douces attractions de ma nouvelle demeure m'en ôtaient toute tentation. D'ailleurs, mes hôtes, M. Llanoz et toutes les personnes amies qui nous visitaient, m'engageaient à me faire oublier des autorités en attendant une amnistie que l'on continuait à tenir pour inévitable et prochaine.

Le 27 septembre je mis le pied dehors, pour la première fois, à l'occasion d'une grande fête nationale. Ce jour est l'anniversaire de l'entrée à Mexico; en 1821, de l'armée dite des trois garanties, *trigarante*, commandée par Iturbide vainqueur des Espagnols; l'indépendance du Mexique était assurée. C'est donc une date solennelle dans la vie de ce peuple.

Les affaires sont suspendues; grande revue de la garnison dans l'après-midi. Pour la première fois, je vis les soldats de Santa-Anna en grande tenue: tunique de drap montrant la corde, blanchie aux coutures, tachée partout, frangée au bas, pas d'épaulettes, et un petit pompon au shako. Mais je cherchai vainement dans la foule cet enthousiasme spontané, électrique, irrésistible, universel, que j'avais vu éclater chez les républicains du Nord dans les grands jours comme le 4 juillet, l'anniversaire de la naissance de Washington ou de la Fayette. Tout était officiel ici; les agents d'un gouvernement despotique donnaient une représentation destinée bien plutôt

à distraire le public des sentiments que la date pourrait éveiller qu'à les exciter. L'enthousiasme confisqué par eux, il ne restait plus que de la curiosité pour leur mise en scène. Aux États-Unis, l'autorité ne fait rien, mais elle laisse faire le peuple et le spectacle est magique.

Le soir, il y eut affluence sur la *plaza des Armas*, où les bandes militaires font entendre d'excellente musique, car les Indiens sont admirablement doués pour les arts. Là se trouve toute la belle société; les éventails jouent, les œillades se croisent; là se rencontre à foison ce type que M. Th. Gautier a vainement cherché en Espagne: « un ovale allongé et pâle, de grands yeux noirs surmontés de sourcils de velours, un nez mince, un peu arqué, une bouche de grenade, et, sur tout cela, un ton chaud et doré, justifiant le vers de la romance : *Elle est jaune comme une orange*. » C'est que le sang de Montezuma coule encore dans leurs veines, mêlé, plus ou moins, au sang de Cortez.

Les hommes portent le costume européen, cependant on voit beaucoup de manteaux espagnols et de chapeaux à grands bords et à *toquillas*, qui suffisent pour donner un cachet original à l'ensemble. Les femmes ont le petit soulier de satin et le *vestido*, la robe de soie généralement; les *enaguas*, c'est-à-dire le simple jupon sans corsage, est abandonné aux femmes de conditions inférieures; mais, dans leur intérieur, les dames mexicaines, qui mènent un peu la vie de mollesse, de *farniente*, d'intimité avec les suivantes, des femmes de l'Orient, laissent volontiers tomber sur leurs hanches le corsage tyrannique du *vestido*. Le corset n'est guère en usage parmi elles. Elles vont nu-tête, sauf le *tapalo*, petit châle de soie brodé, qu'elles portent comme la mantille et qui remplace le populaire *rebozo* réservé pour les tenues de négligé.

Pendant toute la saison sèche, il y a ainsi foule sur

cette place de huit à dix heures du soir, le jeudi et le dimanche, pour ouïr la musique. Cette promenade, ennuyeuse pour un étranger comme un bal de l'Opéra, a beaucoup de charmes pour celui qui rencontre des connaissances parmi ceux et celles qu'il conçoit; elle ne manque pas de caractère en tout cas, surtout par un beau clair de lune.

La *plaza de Armas* est fort belle; c'est un quadrilatère parfait, disposé, sur une plus vaste échelle toutefois, comme la place Saint-Sulpice. Une fontaine au milieu, une allée d'arbres autour. Au nord la *casa del congreso*, chambre du congrès provincial, et la cathédrale, dont le portail principal, tourné vers l'ouest, se trouve sur une rue adjacente.

A l'ouest et au sud de la place s'élèvent de magnifiques constructions à arcades; ce sont les *portales del Comercio*.

A l'orient enfin se trouve le *palacio del Gobierno*, un des plus beaux spécimens du genre. C'est un monument massif mais sans lourdeur, grâce à ses dimensions imposantes, car avec un seul étage il égale au moins en hauteur les maisons des *portales*, qui en ont deux. Cet étage est donc fort élevé, les fenêtres immenses y sont largement espacées, et au-dessous il n'y a que peu d'ouvertures, assez éloignées du sol et grillées. Chambranles, chaînes, plinthes, médaillons, corniches, balcons et bandes sont en pierre, et ont un relief d'autant plus puissant qu'ils sont d'une teinte blanche, soigneusement entretenue par le pinceau et tranchant sur la couleur tendre du parement. Peu d'ornementation de détail du reste, si ce n'est dans la serrurerie, et, en somme, un certain air de forteresse qui n'est pas complètement une illusion, je crois.

Ce palais renferme une caserne et une prison. J'ignore à quelle époque il fut bâti, mais il n'est pas de très-vieille date, car on l'appelle le *palacio nuevo*, et le *palacio viejo*

existe encore dans une autre partie de la ville ; il sert, lui aussi, mais exclusivement, de caserne et de prison.

Le 5 octobre, une autre fête m'attira de nouveau au dehors. C'était celle de la Vierge miraculeuse de Zapopan. Le nombre des vierges miraculeuses au Mexique est effrayant ; chaque ville a tenu à honneur d'avoir la sienne. Celle-ci est une petite statuette noire et grossière, qui passe six mois de l'année au pueblo voisin de Zapopan et les six autres à Guadalajara, où elle reçoit successivement une hospitalité de quelques jours dans chacune des églises. Elle ne voyage, de Zapopan à Guadalajara et réciproquement, qu'en grande pompe, processionnellement escortée de toute la population de la ville et des campagnes voisines.

Là triomphe le clergé, et je dus faire un rapprochement involontaire, triste mais instructif, entre cette fête religieuse, où le peuple était livré à lui-même, excité même par ses chefs qui s'effaçaient derrière lui, et la fête politique, froide, officielle du 27 septembre, où son enthousiasme était muselé. Ce jour-là il fallait qu'il fût sage, gourmé, qu'il laissât faire ; aujourd'hui il peut s'abandonner à tous les excès, et c'est ainsi que ce peuple, sans cesse détourné de la raison politique par le sentiment, s'est jeté dans le sentier de l'émeute en dehors de la voie de la Révolution.

Là, je revis cette tourbe en haillons que notre arrivée avait soulevée quelques jours auparavant ; mais le spectacle le plus curieux était celui que présentaient les Indiens de Zapopan et des pueblos voisins, pour lesquels cette fête est une saturnale durant laquelle ils donnent amplement carrière à leur penchant pour les liqueurs fortes. Coiffés et enguirlandés de fleurs, à demi nus, défigurés par des masques hideux, en proie à une surexcitation inquiétante, ils dansent autour de la statue, comme David devant l'arche, au son de leurs instru-

ments ; ils se contorsionnent comme des énergumènes, luttent de souplesse et d'agilité, brûlent des pétards, lancent des fusées ; quelques-uns suivent péniblement la procession à genoux. Tout cela dégénère à la fin du jour en une orgie complète, à laquelle l'épuisement et le sommeil mettent seuls un terme. Telles étaient les fêtes de leurs aïeux à l'époque de la conquête, les *Mitotes* dont les anciens historiens ont conservé la description. Cette race n'a rien oublié parce qu'on ne lui a rien appris ; devant de nouveaux dieux, dont la valeur mystique lui échappe faute d'une culture intellectuelle suffisante, elle manifeste encore son adoration par des sacrifices aux forces vives de la nature.

Sur ces entrefaites arriva de Tepic un nouveau convoi de prisonniers français, composé des malades laissés dans cette ville à notre départ et d'un détachement envoyé de Guaymas. Ces derniers apportaient la nouvelle de la mort de M. de Raousset-Boulbon et des détails sur le sort des autres, qui avaient été dirigés sur divers points à leur choix. La plupart étaient retournés à San-Francisco, et nos officiers étaient dans ce cas, ainsi que le docteur Pigné-Dupuytren. Quelques-uns étaient partis pour l'Amérique du Sud, les autres, au nombre d'une quinzaine, étaient venus nous rejoindre bonnement, dans l'ignorance où ils étaient de la situation nouvelle qui nous avait été faite.

M. Rycke, qui ne s'était nullement occupé de ces derniers arrivants, écrivit à cette occasion à ceux de nos compatriotes de Guadalajara qui s'intéressaient à nous, pour leur rendre compte du résultat des protestations signées à Tepic. Sa lettre était en tous points une seconde édition de celle qui nous avait été lue à notre arrivée à Guadalajara. Seulement il y était dit en plus *que nous avions perdu tous droits à la protection de notre gouvernement.*

Nous avons perdu tous droits à la protection de notre gouvernement ! Je suis encore à me demander pourquoi, et j'ai d'autant plus qualité pour le faire que, personnellement, je me mets en dehors de la question. Arrivé avec M. de Raousset sur *la Belle*, je dois me considérer dans cette affaire comme un aventurier hors la loi et le fais de grand cœur. Mais les autres, pourquoi avaient-ils perdu ces droits ? Était-ce pour avoir pris du service à l'étranger ? Mais, pas un des passagers du *Challenge* n'était parti sans l'autorisation du consul Dillon. Était-ce pour s'être révolté ? Mais, comme ils le disaient dans leur protestation, ils avaient expié leur faute à Guaymas et, graciés par le vainqueur, ne devaient plus rien à personne. Si, de la part de celui-ci, il y avait eu usurpation de pouvoir en faisant grâce, si l'arrêt qui les replaçait dans la même situation qu'au lendemain du combat était légal, il n'en restait pas moins cette circonstance tout en leur faveur, que cet arrêt serait tombé dans le vide sans un abus de confiance. En effet, la bonne foi du général Yañez, qui leur avait donné la liberté et aurait pu les diriger sur San-Francisco, la bonne foi de ces hommes qui auraient pu changer de route en mer s'ils avaient eu quelque méfiance, étaient devenues pour Santa-Anna la base d'une spéculation gouvernementale. S'il nous tenait, c'était par surprise, et s'il avait été généreux il n'eût pas profité de cela, c'est-à-dire que, tout en faisant acte d'autorité pour l'honneur du principe, il aurait dû, par convenance, mettre notre amnistie en post-scriptum au bas de notre arrêt. A défaut de cela, un gouvernement européen ne pouvait-il pas se prévaloir honnêtement de cette surprise pour agir en faveur de victimes auxquelles Mexicains et étrangers, militaires, gens en place et particuliers, tout le monde enfin au Mexique (Santa-Anna excepté), manifestait un intérêt peu commun ?

Il y avait pourtant, ce me semble, dans ce simple

incident un point d'appui suffisant pour une petite réclamation au moins. On voit dans l'histoire plus d'une intervention, et d'une intervention à main armée même, basée sur des motifs apparents infiniment plus spécieux. Les Français prisonniers de Santa-Anna n'en demandaient pas tant ; ils auraient désiré, non pas qu'on déclarât au Mexique, qui n'en pouvait mais, une guerre dont leur cœur aurait saigné loyalement, mais que l'on dise un mot officiel au dictateur qui n'eût pas résisté. Ce mot ne put être dit, probablement, ainsi que l'insinuaient les dépêches, à cause des graves préoccupations de la guerre d'Orient. C'était jouer de malheur, il faut en convenir, que de se trouver prisonnier du Mexique à pareille époque.

Les hommes qui venaient d'arriver avaient eu grandement à se plaindre de leur escorte ; plusieurs avaient été maltraités, et l'un d'eux, M. Beaufile, avait la tête fort endommagée d'un coup de crosse. Le lieutenant qui commandait la troupe était un mauvais drôle qui avait donné l'exemple et le signal d'une sorte de persécution patriotique. Sur les plaintes des prisonniers, et grâce à l'active intervention du colonel Esquerro et de don Manuel Llanoz, cet officier fut mis en état d'arrestation, puis rayé des cadres de l'armée. Je le vis depuis, battant le pavé, sans ressources, et mendiant la protection de nos blessés pour tâcher de rattraper son épaulette.

Nos camarades furent logés en ville, dans un *meson*, et jouirent d'une liberté à peu près complète ; l'escrime et la musique égayèrent leurs loisirs ; ils donnèrent des assauts et des concerts qui attirèrent les amateurs de Guadalajara, et les mirent ainsi en relations intimes avec les Mexicains. Tous ceux que je connaissais vinrent me visiter et s'enquérir d'une santé qui était en bonne voie d'amélioration, mais que mes hôtes représentaient comme très-altérée ; on avait obtenu de moi que je ne

sortirais pas pendant leur séjour, pour ne pas mettre le gouverneur dans l'obligation de signer ma feuille de route en même temps que la leur. Ils partirent le 12, laissant encore quelques malades derrière eux.

Vers cette même époque, j'eus la satisfaction de recevoir des nouvelles directes de M. Guilhot et du gros de la troupe. On était inquiet à leur sujet; le bruit avait couru que les hommes de la *cuern* s'étaient révoltés, et qu'il y avait eu des massacres. Les prisonniers français étaient-ils restés neutres? Comment avaient-ils été traités? Une lettre de M. Guilhot m'apprit que nos inquiétudes étaient mal fondées en tous points. Il n'y avait point eu de révolte, et le général Ramirez ne s'était point montré féroce; fidèle à sa promesse, il avait laissé nos camarades à la garde du capitaine polonais, dont ils n'avaient qu'à se louer. Arrivés le 27 septembre à Guadalupe-Hidalgo, à côté de Mexico, ils étaient partis le 2 octobre pour la forteresse de Perote, lieu de notre détention, et c'était de Puebla que M. Guilhot m'écrivait.

Le récit de leurs aventures serait trop long pour être à sa place ici, quelque intérêt qu'il présentât du reste. Cependant il est un fait que je dois mentionner, d'abord parce qu'il me touche en quelque sorte; ensuite, parce qu'il est un complément historique de l'affaire Raoussset-Boulbon tout à fait indispensable; enfin, parce qu'il vient merveilleusement à l'appui de la théorie que j'ai émise au sujet d'un double courant d'influences de l'Europe sur l'Amérique, l'influence gouvernementale et l'influence démocratique, antagoniques.

Un soir, avant que la colonne n'arrivât à la capitale dont trois ou quatre étapes la séparaient encore, M. Guilhot fut accosté mystérieusement par deux individus qui lui demandèrent un moment d'entretien particulier. Tous deux étaient Français, et ils venaient, députés par nos

compatriotes établis à Mexico, faire part aux prisonniers des nouvelles suivantes.

Le dictateur Santa-Anna avait mis dans sa tête de se procurer un triomphe aux dépens des vaincus de Guaymas, faute de mieux sans doute, et pour leur faire expier un peu la bonté des agents subalternes auxquels ils avaient eu affaire jusqu'à ce moment, il se proposait d'en former une *cuern* et de les faire défiler devant lui et sa garde, à sa villa de Tacubaya où il se trouvait alors. Les Français de la capitale avaient résolu, de leur côté, de ne pas supporter cette fantaisie humiliante, dans laquelle on pouvait bien ne pas voir une insulte au pavillon national si l'on voulait, vu notre qualité d'aventuriers, mais dans laquelle ils voyaient, eux, une insulte pour tous nos nationaux; les deux émissaires étaient chargés de s'informer des dispositions des prisonniers à cet égard.

« Si vous nous assurez votre concours, dirent-ils à M. Guilhot, nous sommes prêts à agir. Nous nous trouverons à Tacubaya en nombre imposant; nous aurons des armes cachées sous nos habits et pour nous et pour vous. Au signal que vous donnerez, nous nous jetterons sur votre escorte et nous vous délivrerons. »

Guilhot, qui goûtait peu l'idée de passer sous les fourches caudines de Santa-Anna, entra pleinement dans leur manière de voir. On pouvait compter sur les deux tiers de la troupe pour un coup de main dans un cas pareil, et c'était assez; on fut donc bientôt d'accord sur le fond de la question. Restait à s'entendre sur le signal de l'attaque que devait donner Guilhot, il répondit que ce serait le cri de *Vive la France!* jeté par lui en arrivant devant le dictateur. Sur ce, ils se séparèrent en se serrant énergiquement la main, et les deux envoyés, montant à cheval, reprirent aussitôt le chemin de la capitale.

Le lendemain soir arrive un nouveau visiteur; c'était encore un compatriote, c'était encore un émissaire, mais c'était un des attachés de la légation française. Lui aussi prend Guilhot à part; il s'informe de la situation des choses, de la santé et des besoins des prisonniers, déplore cette malheureuse affaire et l'impuissance officielle à laquelle le ministre se voit réduit en ce qui nous concerne; il parle d'espérance, mais ne dissimule pas ce que le présent a de sombre cependant. Enfin, après de longs discours qui pouvaient passer pour des circonlocutions, il finit par dire : « Votre position est très-mauvaise, mais souvenez-vous que c'est à force de patience et de soumission seulement que vous pouvez l'améliorer. Faites provision de philosophie (un religieux eût dit de résignation), et quelque ennui que l'avenir vous réserve, souvenez-vous que votre meilleure politique est de demeurer calmes. Vous êtes assez compromis comme cela; d'ailleurs, au premier signe de révolte, vous seriez tous perdus, sans que vos amis, dont vous paralyseriez les efforts officieux, pussent s'interposer. »

Ces paroles, qui auraient jeté M. Guilhot dans les plus grandes perplexités s'il n'y avait été préparé par la conversation de la veille, le firent sourire, et il se contenta de demander à son interlocuteur s'il faisait allusion à certaine promenade triomphale à Tacubaya. Le plus étonné des deux fut l'apprenti diplomate qui ne s'attendait pas à trouver l'autre si bien instruit; il s'en prévalut néanmoins pour lui faire une nouvelle exhortation. M. Guilhot se garda de répondre, mais il se dit *in petto* que, quand on était aussi compromis que nous paraissions l'être, la meilleure philosophie, comme la meilleure politique, était de prouver, en jouant son va-tout, qu'on avait assez de cœur pour ne pas marchander le déshonneur, et il se promit bien de crier à propos: Vive la France!

Deux jours plus tard, le convoi faisait halte à quelques kilomètres de Mexico; le moment était critique, on allait quitter la route de la capitale pour prendre celle de Tacubaya. Un officier d'ordonnance arriva tout à coup à franc étrier et remit au général un pli cacheté. Grande fut l'anxiété, non-seulement parmi les prisonniers, mais encore parmi les officiers mexicains qui connaissaient, eux aussi, les projets de Santa-Anna et s'en étaient ouverts à Guilhot en lui manifestant leur douleur sincère et leurs cordiales sympathies. Sur l'ordre du général la colonne s'ébranla de nouveau, mais au lieu de prendre le chemin qui conduit à Tacubaya, elle en prit un tout opposé qui se dirige sur Guadalupe-Hidalgo.

Quel cauchemar dissipé! Guilhot reçut de chaleureuses félicitations, car ce changement d'itinéraire indiquait à tous un changement de politique. En effet, l'attitude de la population française avait suppléé avantageusement aux défaillances de la diplomatie; Santa-Anna, instruit du complot et ne se trouvant pas soutenu par l'opinion publique, qui, même dans l'armée, se prononçait en notre faveur, avait sagement renoncé aux fumées de la gloriole.

Après trois jours de repos à Guadalupe, la troupe s'était remise en marche pour se rendre à Perote.

CHAPITRE VIII.

Visites. — Le *tequesquite*. — Guadalajara. — Aspects divers. — Le coche de Nuestro Amo. — Intérieurs mexicains. — Existence des officiers. — Belen. — Églises et couvents. — Mœurs du clergé.

Au bout de quelque temps on jugea que je pouvais me montrer sans crainte, et je m'empressai d'aller visiter